

DOMINIQUE

COOKIE ALLEZ



DOMINIQUE

ROMAN

BUCHET • CHASTEL

© Libella, Paris, 2015
ISBN : 978-2-283-02846-9

*L'essentiel est sans cesse menacé par
l'insignifiant.*

René Char

BLANC, C'EST BLANC

Blanc ! Comme le livre où s'inscrirait son histoire.

Blanc ? La couleur de l'innocence.

France avait décidé qu'ils seraient blancs. Knitting Granny avait approuvé. Le blanc est une couleur facile qui s'accommode de toutes les autres et se marie sans faire d'histoires. En l'absence d'idée plus précise, le blanc a le mérite de laisser voir venir.

Un peu salissant, peut-être ? Mais, finalement, moins qu'on ne le croit. Il faut se méfier des préjugés. D'ailleurs, il y a blanc et blanc.

Knitting Granny, dite Knitty, voire Knit' en cas d'urgence, avait des idées sur tout. Des idées bien à elle. On disait qu'elles lui venaient en tricotant. À force de triturer les brins de laine, de les glisser,

de les croiser, de les torsader, à force de contredire les mailles – une à l’endroit, une à l’envers –, à force de les augmenter ou de les diminuer, de les jeter et de les reprendre, une par une ou par paquets, le fil de ses pensées subissait le même sort. Et cela faisait quelque chose d’assez détonant.

Knitty n’était pas une vieille dame : elle n’avait que soixante-trois ans. Très active et d’emblée partante pour toutes sortes d’expériences physiques, philosophiques ou même psychiques, elle n’avait peur de rien et se dépensait sans compter. Les moins imaginatifs attribuaient volontiers son originalité à ses racines insulaires. Les autres la savaient animée par deux forces souvent contradictoires : une générosité sans bornes et un égoïsme de gamine insolente, capricieuse, un brin perverse. Tout le monde s’accordait à lui reconnaître un charme fou auquel son accent oxfordien d’avant guerre et un maniement des plus fantaisistes de la grammaire française ajoutaient une note acidulée de bonbon anglais. Progresser dans une langue qu’elle jugeait barbare ne l’intéressait pas ; elle s’en tirait

par des bravades ou de délicieuses acrobaties phonétiques, syntaxiques, sémantiques qui, parfois, laissaient pantois.

Pour se reposer de ce tempérament un peu hétéroclite, elle tricotait.

Knitting Granny méritait bien son nom : elle ne tricotait pas de façon occasionnelle, mais des années de pratique lui avaient donné un savoir-faire qui la hissait au rang des meilleures professionnelles. Par magie, l'ouvrage en cours surgissait de sa besace dès qu'elle devait s'asseoir quelque part sans rien faire – et les circonstances ne manquaient pas.

Cette activité plutôt désuète contrastait avec son apparence car Knitty était avant tout une femme moderne et bien décidée à le rester jusqu'à son dernier souffle. Très jeune, elle avait pris l'habitude de trouver des solutions personnelles pour échapper aux contraintes ordinaires et esquiver les épreuves. Comme pour conjurer un sort injuste qui aurait fait d'elle une mortelle comme les autres, elle affirmait volontiers qu'elle se sentait capable de filer entre les mailles du diable : elle ne redoutait ni la

mort ni l'enfer de la vieillesse. Un tel état d'esprit lui gardait le teint frais, mais surtout ce rire cascadeur qui ravissait les uns et horripilait les autres – ce dont elle jouait avec toute la malice dont elle était capable.

Pour ces mille raisons, France lui avait confié la confection de chaussons pour le bébé qu'elle attendait. Ravie d'entrer dans le rôle d'arrière-grand-mère à un âge où d'autres désespèrent de n'avoir pas encore goûté aux joies d'être une simple grand-mère, Knitty avait accepté avec enthousiasme. Et puisqu'elle avait la chance de demeurer fraîche et désirable, elle se faisait une joie d'en faire un outil supplémentaire de séduction.

De surcroît, il ne lui déplaisait pas de promener sous le nez de sa propre fille, Lily, la complicité qu'elle entretenait avec France.

Car cette décoiffante aïeule avait conçu une hostilité sournoise envers le bébé que Bertrand, un jeune étudiant français de passage à Londres, lui avait fait à l'occasion d'un baiser sur la bouche.

C'était en 1956, en plein mois d'août; Knitty, qui ne tricotait pas encore, s'appelait Rose-May. Un joli prénom comme les Anglais savent les faire à partir d'un rien. Rose-May avait dix-sept ans quand on la maria en novembre sous des trombes d'eau; et toujours dix-sept ans quand on l'accoucha, le 1^{er} mai, d'une petite fille à laquelle elle donna, comme le sien, un prénom de fleur : Lily.

*

Dès sa petite enfance, Lily avait senti que le fameux rire en cascade pouvait cacher une étrange férocité. Elle en fut tout à fait convaincue lorsque sous l'effet du souffle libérateur de Mai 68 éclata enfin – tel un orage nécessaire – le divorce de ses parents, Bertrand et Rose-May.

Soucieux de vivre le reste de ses jours à l'abri des tempêtes après avoir écrit le mot « Fin » au bas du parchemin, Bertrand acheta au prix fort le droit de se volatiliser dans la nature. Sa femme et sa fille devraient désormais se passer de lui, mais

seraient à l'abri du besoin et continueraient à habiter l'appartement du boulevard de Picpus dans lequel il était né, et où sa famille avait vécu pendant près d'un siècle. C'est dire si ce quadragénaire sans tare visible avait envie de fuir : sans le savoir, il se faisait l'incarnation parfaite du loup dans la fable de La Fontaine et laissait à Rose-May le rôle du chien domestique attaché à sa niche.

Devenue propriétaire en titre, l'Anglaise commença à nommer son logis comme s'il s'agissait d'une ville : désormais, elle habitait à Picpus.

Pendant, Lily n'avait pas attendu cette issue pour déployer une stratégie d'opposition radicale à toute ressemblance morale, et même physique, avec sa mère. À la légèreté et à la grâce de la future Knitty, elle s'était opposée en développant un caractère austère, farouche et intransigeant, symbolisé par une stature de fil de fer. Autour de sa quinzième année, elle avait sombré dans une anorexie chronique compensée par une boulimie de connaissances qui en fit plus tard une archiviste

paléographe, notamment férue de codicologie – une discipline assez mal connue, dont il peut suffire de retenir qu’elle requiert un goût prononcé pour l’étude et la spécialisation.

À dix-sept ans, Lily quittait déjà Picpus pour entamer son parcours universitaire. L’année d’après, en toute innocence, elle rejoignait le bataillon des conquêtes féminines d’un de ses professeurs à l’École des chartes. Comme il eût fallu que cet homme se constituât un harem pour entretenir toutes ses passades assorties de fruits illégitimes, et comme on était seulement à la veille de la légalisation de l’IVG, la jeune femme offrit à Rose-May une petite-fille qu’elle appela France. Un prénom complètement ringard, même à l’époque, que Lily choisit en guise de pied de nez à cette mère pour qui tout ce qui n’était pas britannique et agréé *by appointment to Her Majesty the Queen* n’avait pas la moindre valeur.

Lily, qui n’entendait pas troquer ses codex du III^e siècle contre une panoplie de biberons du XX^e, avait confié le bébé à

Rose-May. Autant dire qu'elle avait remis la France à la Grande-Bretagne.

La très jeune grand-mère s'était alors mise à tricoter frénétiquement bien que rien ne prédisposât sa nature fouguese à cette activité plutôt tranquille. Un salutaire défoulement? Une excentricité d'insulaire coincée par la force des choses entre des frontières? Peut-être. Il était toujours malaisé de différencier ce qu'elle évitait, ce qu'elle subissait, ce qu'elle décidait, ce qu'elle fomentait.

À mesure que les grimoires l'absorbaient, Lily avait répercuté sur cette enfant, qu'elle non plus n'avait pas désirée, l'indifférence à peine dissimulée dont elle avait été victime.

Très vite, pour des raisons de commodité (ce fut du moins l'explication retenue), Knitty installa France dans son appartement, tandis que la trop jeune mère rejoignait son amie d'enfance, Françoise, qui achevait ses études de médecine. Elles avaient décidé de partager le loyer d'un petit trois pièces à l'autre bout de Paris. Loin, très loin du kiosque à musique où Lily s'était si souvent réfugiée pour pleurer,

non sans une pensée pour les guillotines de la place du Trône-Renversé, qui, par charrettes entières, étaient passés par là pour parvenir à leur fosse dernière au cimetière de Picpus. Certes, ces évocations sinistres dataient de la Révolution, mais l'adolescente avait trouvé en cette énième période d'adolescence de l'Histoire de France de quoi alimenter ses propres rébellions. Bien que très pudique dans l'expression de ses sentiments, Lily avait toujours éprouvé beaucoup de compassion pour ceux qui souffraient – quelle qu'en fût la raison. Et l'idée qu'un châtement puisse se révéler injuste la rendait malade au sens premier du terme. Françoise, un peu plus âgée et habitée par une âme de missionnaire, faisait alternativement fonction de calmant et de dopant.

L'Anglaise fit de la petite Française une enfant assez parfaite, une jeune fille plutôt jolie, effarouchée et timide, puis un professeur d'anglais gentil et compétent, mais chahuté car elle n'avait jamais su dire « Chut ! » à quelqu'un d'autre qu'elle-même.

S'était ainsi constituée à Picpus une lignée de femmes sans hommes où rampaient des rivalités silencieuses mais mortifères.

BULLES DORÉES

L'irruption tardive d'un candidat au mariage dans la vie de France (elle avait vingt-huit ans) fut pour Knitty d'abord un choc, puis l'occasion d'une annexion supplémentaire.

Pour la dissuader de convoler, elle commença par lui présenter cent arguments aussi brillants qu'imaginés. Chaque jour, elle trouvait une sentence, une comparaison, une métaphore, une nouvelle forme d'imprécation.

– Mon joli tourterelle *darling*, on dit comme un oiseau sur la branche et ça signifie é-phé-mère. Mais qu'est-ce que tu dis de deux oiseaux sur la même branche? Je te demande... Deux fois plus, ou deux fois moins? Moi je crois que c'est deux fois plus éphémère!

Comme tout le monde, elle disposait de mille exemples pour illustrer cette brillante assertion et, à chaque repas, elle en servait un ou deux, toujours copieusement assaisonnés de détails sordides sur les divers processus de décomposition des couples.

– *So*, il faut pas trop vite vendre le plume de l’oiseau... Si tu veux marier avec Gabriel, je peux comprendre, mais avant il faut attendre de voir combien de temps ton oiseau peut rester installé sur le branche... Et s’il reste longtemps, tu dois chercher pourquoi il reste ! Il faut trouver les *motives* qui sont cachés au fond de son cœur, c’est tout...

Comme le joli tourterelle semblait, pour la première fois, hermétique à son art oratoire, elle finit par adopter la tactique inverse de celle du cheval de Troie : à défaut de pouvoir s’introduire chez l’ennemi pour le vaincre, elle introduirait l’ennemi chez elle.

Mathématicien de haut vol mais sans ambition, rêveur et fauché, la quarantaine dépassée et néanmoins célibataire en quête d’une famille qui lui conviendrait mieux

que la sienne, Gabriel Martin avait le profil parfait pour être avalé tout cru.

Encore fallait-il assurer sa prise sur la proie, puis l'attirer dans sa tanière. La future arrière-grand-mère fit aménager la moitié de son logis pour le jeune couple : le bébé serait fabriqué à Picpus et sous le label *by appointment to Her Majesty Knitty*. Le petit appartement qui l'accueillerait fut aussitôt baptisé Picpusbis.

Sans tambour ni trompette, le mariage eut lieu en présence de quelques amis de Knitty. Tous pittoresques, ou marqués par une fêlure. La plupart étaient des Anglais de souche échoués sur le continent. Parmi eux, il y avait surtout des artistes ou assimilés, dont certains persévérant à juste titre, et d'autres, plus nombreux, qui s'acharnaient à tort depuis des décennies sur une œuvre incertaine. Presque tous les hommes étaient d'anciens amants qui l'appelaient encore Rose-May. Le dernier d'entre eux, comme elle sur la rive du troisième âge, bénéficiait encore très sporadiquement de ses faveurs – il avait une âme de chevalier servant, ce qui lui valait une

certaine longévité. Elle avait aussi invité les trois ou quatre copines françaises que sa vigueur et son égocentrisme n'avaient pas découragées, femmes virevoltantes, pleines de bons sentiments et protégées par un narcissisme en béton armé.

Bien sûr, Lily et Françoise s'étaient rendues à Picpus pour l'occasion. L'une couleur gris perle, l'autre bleu marine. Habillées en clergyman ou en dame patronnesse, à moins que ce ne fût dans un subtil composite des deux, elles avaient une élégance singulière. Aimables mais lointaines, peut-être vaguement boudeuses, elles contrastaient avec tout ce petit monde qui riait très fort, buvait beaucoup, caquetait à l'envi. Sans faire de bruit, Gabriel et France passèrent la soirée à refaire le monde dans un coin du salon avec les deux témoins de leur union officielle.

La fête fut réussie : une photo des mariés et des invités posant devant le kiosque à musique du square Courteline l'atteste encore. Cette bénédiction ne fut qu'administrative, mais les jolis tourtereaux avaient tenu à s'appuyer sur une consécration

officielle – un même anneau au doigt, un même nom sur la porte – pour sceller leur engagement.

France avait tenté d'expliquer à son époux l'importance de ce kiosque dans la vie de Picpus. Il l'avait gentiment écoutée, sans pour autant chercher à comprendre ce qu'elle voulait réellement exprimer. Gabriel se méfiait de la nostalgie, de toutes les formes de nostalgie : c'était un homme du futur.

Quelques semaines plus tard, à Picpusbis, le bébé Martin était déjà annoncé.

*

Dans ce langage déconcertant qu'elle inventait au gré de ses besoins et de ses humeurs, Knitty avait proposé à France de s'occuper de l'ensemble du trousseau.

– Il ne faut pas vêtir les bébés avec des habits synthétiques. Le laine est saine... et on sait d'où il vient ! En plus, avec le laine, on participe pas à graisser les multinationales chimiques qui font les tissus allergéniques pour le peau, mauvais pour les

poumons et pour toutes les autres endroits cachés du corps...

La grand-mère et la petite-fille étaient allées ensemble acheter une multitude de pelotes. Toutes blanches.

Blanches... car France avait décidé de refuser que le sexe de l'enfant soit révélé lors des échographies et elle tenait à se préparer mentalement avec une couleur neutre. Pendant neuf mois, il n'y aurait rien, ni dans la chambre du bébé ni dans l'esprit de sa famille, qui puisse marquer sa future identité sexuelle : elle attendait un enfant à aimer, et elle l'aimerait de toute façon. Bien sûr, cette détermination n'était pas sans lien avec son expérience de l'indifférence maternelle.

Pour d'autres motifs, Knitty approuva ce choix avec enthousiasme : si la nature se réservait de ne dévoiler qu'à la naissance la surprise préparée pendant la durée de la gestation, elle avait ses raisons. Violer les lois qu'elle impose à toutes ses créatures est vain et peut se révéler dangereux ! Knitty accepta donc de tricoter du blanc pendant neuf mois – elle n'était pas femme à se laisser entamer par la monotonie.

Bien que d'un tempérament plus réservé, Gabriel soutenait sa jeune épouse. Il avait aussi ses raisons : depuis fort longtemps, il menait une croisade discrète mais constante contre les préjugés. Sans revendications tonitruantes, il se ralliait volontiers aux idées nouvelles pour peu que le son de certains mots – liberté, progrès et quelques autres aussi séduisants – y fasse entendre leur mélodie.

Alors pourquoi laisser des stéréotypes et des conventions d'un autre âge entraver le développement et les penchants naturels d'un enfant ?

– L'être humain en tant que propriétaire de son corps, acteur de sa vie et agent de transmission des fondamentaux d'un égalitarisme multidirectionnel (absolument indispensable dans notre société moderne), a le droit de choisir son propre mode d'être au monde, avait-il déclaré doctement.

Gabriel utilisait sans effort le langage technocratique, contourné et ultraperfectionné, de ceux qui ont du mal à exprimer clairement un sentiment. Ce gentil garçon avait la tripe serrée et, sans doute pour

compenser ce côté astringent, il se libérait par saccades dans des tirades qui laissaient perplexes les plus beaux esprits et sidéraient tous les autres. Il dissimulait sous des empilements de mots hypertrophiés et des enfilades de périphrases son propre effarement devant l'infini des possibles qu'offre la vie. Il parlait avec lenteur, comme s'il voulait laisser le temps de prendre des notes, ou comme s'il avait besoin de s'écouter pour comprendre ce qu'il disait. C'était un peu crispant, mais personne ne pouvait douter de sa sincérité. Il était malaisé de contredire Gabriel qui semblait directement issu d'un manuel scolaire. Et, d'une certaine façon, il l'était – sa famille, faute de loisir et de bagage culturel, ayant pris une part plus que minime à son éducation. C'est à ses maîtres et aux livres qu'il devait tout.

En bon intellectuel, sans trop se préoccuper des effets que son application pouvait engendrer dans la réalité quotidienne, il avait fait son credo de deux postulats qui, *de facto*, excluaient tous les autres : a) Nous sommes ce que nous sommes et tout se vaut. b) L'homme sera technologique ou ne sera pas.

Voué à la recherche, Gabriel semblait vivre dans une bulle, loin des contingences, des cris et des craquements du monde. Il avait tendance à demeurer perché dans les hauteurs où il lui fallait grimper pour résoudre des problèmes dont le commun des mortels ne percevait pas l'intérêt, ni même l'existence. Ainsi, sous la bienveillante autorité d'un organisme d'État se livrait-il depuis plus de dix ans à des études fort savantes sur la vitesse. La vitesse en tant que telle. La vitesse vue sous l'angle des mathématiques pures.

Quelques années auparavant, Gabriel avait commencé à s'intéresser aux amphibiens, et plus particulièrement à ceux qui appartiennent à l'ordre des anoures – grenouilles et crapauds – dont la rapidité de déplacement est, il est vrai, saisissante. Mais c'est la grenouille volante de Wallace (*Rhacophorus nigropalmatus*, originaire de Malaisie) qui remportait ses faveurs. Quand France lui apprit qu'il allait devenir père, il établissait le protocole d'une série de calculs concernant le rapport entre la résistance de l'air et la morphologie de cet

animal dont les performances mériteraient peut-être un intérêt plus marqué de la part du grand public.

Bien qu'ils n'aient rien trouvé à se dire dans la vie, Gabriel partageait avec Lily, sa belle-mère, un goût évident pour l'hyper-spécialisation. Du reste, il avait renoncé à dissenter sur ses recherches puisque personne ne le comprenait. Ce qui ne l'empêcherait certainement pas de rester fidèle à sa voie jusqu'à la fin de ses jours car il ne doutait pas de l'intérêt de sa mission. Dans un avenir pas si lointain, ses calculs trouveraient des applications imprévisibles dans l'aéronautique, la médecine, la psychologie, le sport, et même l'habillement. Il en était convaincu et ne ressentait aucune frustration à l'idée de ne pas donner son nom à une invention concrète dont lui-même, ou à défaut sa descendance, pourrait s'enorgueillir. En somme, il pratiquait, appliquée aux mathématiques pures, la philosophie de l'art pour l'art.

*

Ainsi, tandis qu'en silence l'enfant se préparait à venir, de toute son âme, le savant trompait sa femme avec des équations et les équations avec sa femme – la grenouille ne participant que de loin à l'affaire.

Par un de ces mystères qui fondent les attirances entre des gens que rien ne paraît devoir rapprocher (et même soudent parfois des couples qui semblent contre nature), Gabriel et France cohabitaient sans heurts, dans un climat de gentillesse un peu froide et cependant régulière. Malgré l'absence de passion apparente, le « ménage » avait quelque chose de fort et de très touchant.

Un dieu, ou tout simplement quelqu'un d'un peu clairvoyant, y aurait vu comme un contrat tacite d'aide mutuelle à personne en danger.

Le secret de cette union résidait peut-être dans le fait qu'ils n'avaient pas eu besoin de se parler pour pressentir que chacun d'eux, sans le savoir, ressentait le même embarras devant ce qu'il était profondément : France ne se connaissait pas plus qu'elle ne connaissait Gabriel et il en allait de même dans l'autre sens. Leur relation s'était bâtie pierre

à pierre, par instinct de survie sans doute, sur un pacte de non-agression et d'assistance. Mais ils n'étaient pas animés par le désir de *se* comprendre à travers des confidences puisque ni l'un ni l'autre n'avait, dans sa vie propre, expérimenté tout ce que l'on pouvait faire avec le verbe *comprendre* lorsqu'il est magnifié par sa forme pronominale. Le ciment de leur curieuse entente était un alliage entre une formidable intuition de la fragilité de l'inconnu qui les habitait et une grande timidité envers lui.

Ensemble, agrippés l'un à l'autre, ils retenaient leur souffle, comme ces bêtes traquées dont on dit qu'elles « retiennent leur sentiment » – autrement dit leur odeur *sui generis* – pour échapper aux prédateurs.

Ensemble, ils suspendaient le temps en attendant de se prolonger autrement.

LA CHAMBRE VERTE

Le bébé fit son entrée dans le monde le 20 mars 2002 à 19 heures 16, au jour et à l'heure précis de l'équinoxe de printemps. Ce qui fut aussitôt interprété comme un heureux présage.

À cette poétique du calendrier s'ajoutaient des considérations médicales, familiales et domestiques plus que favorables : l'enfant était frais, lisse, et conforme à tous les standards fondamentaux de l'espèce ; la mère n'avait pas souffert et penchait une mine radieuse sur le nourrisson déposé sur son sein ; le père n'était pas descendu de son nuage privé mais avait tenté d'exprimer son émotion en raclant à plusieurs reprises une gorge que l'on sentait nouée ; Lily était venue offrir à son premier petit-enfant quelque chose qui pouvait passer

pour un sourire, tandis que l'ensemble du trousseau blanc était prêt, lavé, joliment plié et rangé grâce aux bons soins de l'arrière-grand-mère Knitty qui endossait avec enthousiasme le rôle de nurse modèle de son pays.

Enfin, comme si le hasard avait décidé de parfaire encore le tableau, les murs de la chambre 2 attribuée à France et à l'enfant avaient été peints en vert.

Non pas de ce vert incertain et livide tel qu'on le choisissait autrefois dans les hôpitaux, maisons de retraite ou asiles, en raison de sa réputation lénifiante, mais d'un vert délicat et néanmoins assez vif pour inciter à toutes sortes de gambades intellectuelles. Ce détail échappait sûrement à la plupart des parturientes installées dans « la 2 », et peut-être même à la personne chargée de la décoration des chambres de l'établissement, mais il revêtait ici une très forte valeur symbolique.

Certes, un blanc eût aussi fait l'affaire, mais, au premier jour du printemps et pour une famille disposée à battre la campagne, un bon vert bien frais est irremplaçable.

*

Évidemment, Gabriel et France avaient été les premiers informés de la surprise que Mère Nature leur avait réservée concernant le sexe de l'enfant. Mais, trop heureux du bon déroulement de l'accouchement et de la santé de ce petit être dont ils étaient désormais responsables, ils n'avaient pas éprouvé le besoin d'explicitier leur sentiment profond à ce propos.

D'ailleurs, garçon ou fille, fille ou garçon, qu'est-ce que cela pouvait bien changer? Ils avaient voulu un enfant parce qu'il était humain de vouloir un enfant. Humain, normal, et de nos jours légitime. Au point que tout le monde – au nom du droit d'avoir le même droit à tout ce qui peut exister – avait droit à un enfant. Un enfant « prêt-à-posséder », comme on voit partout de plus en plus de consommables « prêt-à-cuire », « prêt-à-manger », « prêt-à-monter » – produits fort séduisants et dociles malgré le barbarisme de la tournure grammaticale... qui laisse plutôt entendre

que ce sont eux qui vont cuire, manger ou monter le consommateur.

La satisfaction de ce désir suffisait à donner un sens à leur couple, à leur vie et à ce qu'ils portaient en eux de générosité. Comme une nouvelle chance, comme l'espoir d'une vie meilleure que celle qui leur avait été faite et comme un gage de fidélité réciproque, ce bébé concrétisait à merveille le sens de leur alliance : s'offrir l'un à l'autre quelque chose qui les aiderait à vivre.

Alors... Fille ou garçon, garçon ou fille, puisque l'on vivait en un temps où tout était devenu possible, pourquoi refuser de cheminer dans les voies de la modernité? Pourquoi ne pas se couronner d'une audace de précurseur en présentant à ce bébé la liberté suprême, celle de choisir son « mode d'être au monde »?

Cette position d'accueil inconditionnel envers tous les possibles, que certains qualifieraient de vacuité dans les convictions morales ou d'excessive perméabilité aux concepts en vogue, n'avait pas été vraiment débattue entre eux. Cela n'était pas

une attitude longuement réfléchie, mais plutôt une sorte d'état quasi végétatif de disponibilité à tout ce qui pourrait leur insuffler une raison d'être et la force nécessaire pour l'afficher. Ce « ressenti » (France aimait ce mot qui fleurait bon l'inspiration) s'était peu à peu insinué par touches légères sur la toile de leur vie. Puis, à mesure que l'esquisse prenait une forme encore abstraite mais à peu près concevable, le ressenti s'était imposé comme le moyen de composer ensemble une sorte d'œuvre d'art. Et même une œuvre avant-gardiste qui présentait l'avantage de les constituer en un bloc compact, impénétrable face aux préjugés de leurs familles respectives.

Alors, alors... Garçon ou fille, fille ou garçon ?

Ce leitmotiv, doublé de commentaires insanes, de références obsolètes et d'espoirs stupides, n'était-il pas la marque d'une incroyable étroitesse d'esprit ?

Et si on ne la révélait pas, cette identité sexuelle qui n'était peut-être que provisoire ?

Car, finalement, comment s'assurer de l'adéquation entre une anatomie et la personne qui va devoir vivre avec? Difficile de résumer un être à deux ou trois stigmates physiques! Est-il humain d'enfermer quelqu'un pour toujours dans une catégorie au seul prétexte que la population dans son ensemble se contente d'être esclave de son apparence? D'ailleurs, comment établir un pronostic sur la pérennité de tel ou tel signe extérieur de sexe? On le sait, certaines données biologiques qui semblent définitives à première vue se révèlent seulement transitoires. Il serait plus judicieux d'éviter d'engluier les enfants dans des images qui, à terme, risquaient de ne pas leur convenir.

Ainsi galopaient botte à botte les neurones et les ressentis de Gabriel et de France. À petites foulées le plus souvent, avec quelques emballements, des pauses, quelques demi-tours, et des dérobades. Rien de tel que les chevauchées pour mûrir les idées.

Gabriel et France offriront à leur bébé un temps de latence, neutre comme une

zone franche, pour échapper aux regards chargés des *a priori* de toutes sortes et des exigences exclusivement liées à des signes bêtement charnels. Un accès symbolique à toutes les formes possibles d'amour et de réussite!

Grâce à l'ouverture d'esprit de ses parents, cet enfant sera regardé, écouté, aimé pour ce qu'il est : un être humain. Un être dans l'absolu de l'être!

Un peu de flou embrumait encore par endroits les esprits, peu importait. Le couple sentait qu'il y avait dans cette voie si peu explorée quelque chose d'infiniment prometteur.

Sans utiliser le mot, sans même sentir qu'ils tournaient autour du désir de le devenir, peu à peu l'un et l'autre s'improvisaient démiurges.

*

Dans la chambre verte, elles étaient venues, les grands-mères maternelles.

Knitty avait débarqué la première, bien entendu. Elle avait attendu dans la salle

réservée à cet effet avec un sac plein de vêtements, de revues, de nourritures fortifiantes – les grands-mères déployaient souvent une ardeur folle pour donner un dernier coup de collier qu’elles ont la faiblesse de croire magistral. Sachant que les bébés actuels ont un besoin impératif de cet accessoire, elle avait même fait l’acquisition de deux doudous, un bleu et un rose. Grâce à cet esprit prévisionnel, elle coifferait au poteau les autres donatrices éventuelles en proposant au nouveau-né, quelques instants après qu’il eut ouvert les yeux, la couleur adaptée à son sexe. Concernant cet objet affectivement très investi, il ne s’agissait pas de laisser sa place ! En somme, comme d’habitude, elle entendait bien occuper le terrain.

De son côté, Lily avait consenti à quitter ses chères études pour être là dès 20 H. Elle était arrivée essoufflée et les mains vides, mais il était encore trop tôt. On l’installa dans la même salle réservée à effet d’attente.

Si bien qu’elles étaient entrées ensemble dans la chambre verte pour y passer les

trente secondes que le corps médical, sous l'irrésistible pression de la tricoteuse, leur avait accordées après la fin des heures réglementaires de visite. À peine avaient-elles embrassé les parents et jeté un coup d'œil au berceau qu'un cerbère en blouse blanche leur signifiait sans ménagement qu'il fallait vider les lieux.

– Et vous Gabriel, vous restez ?

On accordait, semble-t-il, une petite dérogation au père. Prises de court, elles étaient parties en maudissant la bêtise de l'administration hospitalière – ce qui constituait un sujet sur lequel s'entendre.

Furieuse, Knitty avait remporté ses dou-dous et tout son barda : on n'offre pas ses cadeaux à la sauvette.

*

Quant à la mère de Gabriel, elle ne s'était pas dérangée : il est vrai qu'Aimée Martin habitait un village perdu dans un repli des Alpes et dépourvu d'attrait touristique, ce qui n'avait pas favorisé les liaisons ferroviaires. De plus, ayant elle-

même enfanté très tôt et à de très nombreuses reprises, Aimée pouvait déjà s'enorgueillir d'une belle descendance : désormais, tout supplément devenait du superflu. Au téléphone, elle s'était contentée de réclamer une information en quelque sorte technique : poids, santé, appellation. Elle avait eu une réponse précise aux deux premières questions, et lorsque Gabriel lui annonça que la recherche du prénom était en cours, elle ne s'en émut pas. L'expérience la rendait philosophe et patiente, pour ne pas dire blasée.

D'ailleurs, un prénom, est-ce si important ? Le sien, pourtant si doux, ne lui avait pas tellement porté chance.

Autrefois, l'on se contentait de piocher dans ceux des aïeux pour leur faire plaisir tant qu'il en était encore temps ou pour leur rendre hommage s'ils avaient quitté le monde des vivants. Elle-même avait suivi cette méthode qui avait fait ses preuves et les divagations de la nouvelle génération ne l'avaient pas émue plus que de raison. Qu'il y eût une Samantha, un Milhane, une Alizée, un Mehdi et un Jordan parmi

ses petits-enfants la laissait de marbre. Elle avait appris à prononcer à la française tous ces noms venus d'ailleurs et, au bout de quelque temps, parvenait à les écrire à peu près correctement – le positionnement des *h* demeurant parfois fantaisiste, ce dont personne ne lui tenait rigueur.

Quant aux doudous, Aimée n'entrerait pas en compétition avec Knitty : l'intérêt de cet objet lui avait toujours échappé. « De mon temps, on ne faisait pas tant d'histoires et ça marchait aussi bien ! » appartenait à la panoplie de ses réflexions favorites. Il était parfois difficile d'apporter la preuve du contraire. Son fils en tout cas y avait renoncé.

Garçon ou fille ? Fille ou garçon ? Pour Aimée Martin, de quelque côté qu'elle la prenne, cette question n'était plus prioritaire depuis un certain temps, et sa réponse ne suscitait pas la moindre émotion.

